

**Alain  
Fleischer**

**Imitation**

---

**roman**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Anton, jeune universitaire d'Europe centrale, entreprend une recherche sur le phénomène de l'imitation dans nos sociétés contemporaines, sous la direction d'un vieux professeur à la retraite, Josef Kalman, dont les idées et les interrogations sont parfois déconcertantes ou dérangeantes, comme par exemple celle-ci : le bonheur, aujourd'hui, n'est-il qu'une imitation du bonheur ?

Il est entendu, entre le vieux professeur et son élève, que le travail pourra prendre une forme romanesque, éventuellement fantasque, extravagante ou même délirante : ce sera l'*Histoire de Mimmo*, dont Anton nous livre les épisodes au fur et à mesure qu'il les invente, inspiré par une réalité que la fable va bientôt rejoindre.

Mais c'est dans sa vie privée, et notamment à travers les relations érotiques, qu'Anton entretient avec sa jeune maîtresse Lucia, doublée – ou dédoublée – par sa sœur jumelle Nell – dont il consigne les événements dans un carnet de notes –, que se joue le roman de l'imitation, imitation d'un roman.

Sous ses airs de conte ludique, intranquille et inquiétant, *Imitation* débusque, en revisitant les cauchemars du passé européen et les bégaiements du présent, les clés d'une époque contemporaine ivre de ses propres contrefaçons.

“DOMAINE FRANÇAIS”

ALAIN FLEISCHER

*Alain Fleischer, hongrois par son père, est né en 1944 à Paris. Il a fait des études de linguistique, d'anthropologie et de biologie animale. Ecrivain, photographe, cinéaste et plasticien, Alain Fleischer fut lauréat de l'académie de France à Rome. Il a créé et dirige Le Fresnoy-Studio national des arts contemporains.*

DU MÊME AUTEUR

- LÀ POUR ÇA, Flammarion, 1986.  
GRANDS HOMMES DANS UN PARC, Antigone, 1989.  
QUELQUES OBSCURCISSEMENTS, Deyrolle-Verdier, 1992.  
PRIS AU MOT, Deyrolle-Verdier, 1993.  
LA NUIT SANS STELLA, Actes Sud, 1995.  
FAIRE LE NOIR. Notes et études sur le cinéma, Marval, 1996.  
L'ART D'ALAIN RESNAIS, Centre Georges-Pompidou, 1998.  
LA FEMME QUI AVAIT DEUX BOUCHES, et autres récits, Seuil, 1999.  
LA PORNOGRAPHIE. UNE IDÉE FIXE DE LA PHOTOGRAPHIE, La Musardine, 2000.  
QUATRE VOYAGEURS, Seuil, 2000 ; "Points", n° 907, 2001.  
LA SECONDE MAIN, Actes Sud, 2001.  
LES TRAPÉZISTES ET LE RAT, Seuil, 2001 ; "Points", n° 1151, 2004.  
MUMMY, MUMMIES, Verdier, 2002.  
LA VITESSE D'ÉVASION, Léo Scheer, 2003.  
LES AMBITIONS DÉSAVOUÉES, Seuil, 2003.  
TOUR D'HORIZON. Théâtre de la fin, Léo Scheer, 2003.  
LES ANGLES MORTS, Seuil, 2003.  
LA FEMME COUCHÉE PAR ÉCRIT, Léo Scheer, 2004.  
LA TRAVERSÉE DE L'EUROPE PAR LES FORÊTS, Virgile, 2004.  
LA HACHE ET LE VIOLON, Seuil, 2004 ; "Points", n° 1382, 2005.  
ÉROS/HERCULE. Pour une érotique du sport, La Musardine, 2005.  
L'ACCENT, UNE LANGUE FANTÔME, Seuil, coll. "La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle", 2005.  
IMMERSION, Gallimard, coll. "L'Infini", 2005.  
L'AMANT EN CULOTTES COURTES, Seuil, 2006 ; coll. "Points", n° 1755, 2007.  
599. Essai, nouvelle, photographies, Contrasto, 2007.  
L'ASCENSEUR, Le Cherche Midi, 2007.  
QUELQUES OBSCURCISSEMENTS, Seuil, 2007.  
LA VISION D'AVIGDOR OU LE MARCHAND DE VENISE CORRIGÉ, Le Cherche Midi, 2008.  
LES LABORATOIRES DU TEMPS. Ecrits sur le cinéma et la photographie 1, Galaade éditions, 2008.  
EGON SCHIELE, LE DERNIER TABLEAU, éditions du Huitième Jour, 2008.  
L'EMPREINTE ET LE TREMBLEMENT. Ecrits sur le cinéma et la photographie 2, Galaade éditions, 2008.  
PROLONGATIONS, Gallimard, coll. "L'Infini", 2008.  
LE CARNET D'ADRESSES, Seuil, coll. "La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle", 2008.  
COURTS CIRCUITS, Le Cherche Midi, 2009.  
DESCENTES DANS LES VILLES, Fata Morgana, 2009.  
MOI, SÂNDOR F., Fayard, 2009.  
CAMÉRAS, Actes Sud Junior, 2009.  
PAUL GAUGUIN. La Maison du Jouis, éditions du Huitième Jour, 2010.



ALAIN FLEISCHER

# Imitation

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



## CARNETS, 1

*(Un roman de l'imitation)*

De tout temps, l'Homme n'a cessé d'imiter la Nature, mais l'Homme lui-même est une création de la Nature – d'ailleurs la Nature n'a cessé de s'imiter elle-même –, et c'est quand l'Homme imite l'Homme que la Nature en lui s'appauvrit par cette sorte d'inceste, œuvre de la consanguinité, telle est la pensée de mon vieux professeur Josef Kalman, aujourd'hui à la retraite, et, concernant l'état actuel de notre société, il s'agit, selon lui, de déterminer dans quelles circonstances, pour quelles raisons, a commencé à se fausser, à se pervertir, d'une façon sournoise et insidieuse, la relation des gens à leurs goûts, à leurs sentiments – d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse –, à leurs désirs, à leurs espoirs, à leurs idées, à leurs idéaux, à leurs croyances religieuses, à leurs convictions politiques, c'est-à-dire à leur mode de vie et à leur destin lui-même sans que, dans les comportements quotidiens, individuels ou collectifs, cela apparaisse autrement que comme un retour à l'authenticité perdue, à l'intensité naturelle des choses de l'existence, comme on les appelle, connues dans une époque passée – où la population était encore animée par la joie de vivre, l'optimisme, la fierté, la volonté d'entreprendre, les ambitions pour la progéniture –, dont on se serait imperceptiblement éloigné, lent glissement vers l'insensibilité, l'indifférence, la froideur, l'ennui, le doute, la morosité, le découragement, le désenchantement, la désillusion, le renoncement, et peut-être serait-il plus facile, toujours selon Kalman, de situer, de repérer, de circonscrire l'époque mythique

de référence qui a servi de modèle à l'inconscient général, suscitant un mouvement spontané et unanime de nostalgie, alors que ce retour en arrière comme à une mode surannée, à laquelle on redécouvre du charme, ne peut être que tricherie, contrefaçon, le monde ayant changé comme on dit, *de l'irréversible et de l'irréparable* s'étant produit – ce sont les mots mêmes du professeur Kalman –, ce qui implique que l'authenticité, l'intensité nouvelles doivent être cherchées et trouvées au sein de la réalité présente, telle que nous en héritons après la perte des grands héritages, ou parmi les promesses de l'avenir, plutôt que dans ce déguisement vain et trompeur, semblable à celui d'un personnage singulier et fantasque qui porte perruque, s'habille en pourpoint, jabot de dentelle, gilet, culottes et bas de soie, croyant vivre en petit marquis du XVIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'il marche ainsi accoutré, avec ses escarpins vernis, dans les rues d'aujourd'hui où circulent des automobiles et des tramways, d'où les chevaux et les carrosses ont disparu, et une telle conduite, un tel état d'esprit, partagés par tous nos concitoyens, n'étant plus le fait d'un original isolé, mais une attitude commune à la société tout entière, sans qu'aucune classe sociale, aucune profession, aucune tranche d'âge échappe à cet étrange phénomène, épidémie passagère et sans gravité, ou fléau installé et menaçant : l'imitation, au sens où Kalman l'entend, c'est-à-dire non pas l'imitation comme l'effort fondamental, spontané chez le nourrisson, puis volontaire chez l'enfant et plus motivé encore chez l'adulte, qui permet d'apprendre et d'acquérir, mais l'imitation comme facilité sottise, comme cette paresse veule, abêtissante, qui consiste à singer. Mon vieux professeur Kalman ne sait encore si cette sorte de théâtre collectif et inconscient que se jouent pour eux-mêmes les peuples de la terre est comme celui d'un être qui, avançant en âge et voyant sa jeunesse s'éloigner, adopte avec ridicule des comportements de débutant, des mimiques d'innocent, de candide, de *principiante* ingénue, ou si cela ressemble plutôt aux personnes qui, par un snobisme naïf, prennent pour modèles les ressortissants

d'une nation étrangère qui les fascine, Croate qui joue à l'Autrichien, Tchèque qui joue à l'Allemand, Vietnamien qui joue au Japonais, Tunisien qui joue à l'Italien du Sud, Italien du Nord qui joue au Français, Français qui joue à l'Anglais, Anglais qui joue à l'Anglais (sujet de Sa Gracieuse Majesté et membre de l'Empire britannique), Africain qui joue à l'Européen, Européen qui joue à l'Américain, Américain qui joue à l'Africain, Asiatique qui imite tout le monde, avant que, bientôt, tout le monde l'imité... A partir de ces orientations que m'a soufflées Kalman, dans le cadre du petit séminaire qu'il tient chez lui, dans son salon, depuis qu'il est à la retraite, se balançant d'avant en arrière sur son célèbre rocking-chair, entre les portraits de Sigmund Freud et de Karl Marx – que, pendant les vacances d'été, il remplace par les portraits de Franz Kafka et de Groucho Marx –, face au cercle formé par quelques-uns de ses étudiants favoris, j'ai d'abord tenté de mettre au clair mon sujet, de l'explicitier sous la forme d'un argument, pour un travail d'observation et d'analyse, j'ai commencé par prendre note de quelques réflexions sommaires, mais bientôt se sont déployés devant moi, dans un dépliage vertigineux, d'innombrables aspects qui excédaient de toutes parts le champ d'un tel projet, et même celui d'une discipline particulière comme la sociologie ou la psychologie, et j'ai jeté tous mes papiers à la corbeille. Après bien des doutes et des hésitations, je n'ai trouvé d'autre cadre pour continuer mes spéculations que le plus large de tous, celui de la fiction comme horizon de la science, celui de l'imagination comme ressort du savoir : celui du roman, en somme, qu'aucune université et qu'aucun directeur de recherche autre que mon vieux professeur Kalman n'accepterait comme registre d'un travail sérieux, pourtant le seul qui ne m'impose pas des limites étouffantes, si ce n'est peut-être celle, invisible, de l'imitation dont je serais moi-même la dupe, c'est-à-dire l'imitation du roman par quelqu'un qui, comme moi, n'étant pas un romancier et croyant trouver dans cette forme une liberté absente des disciplines académiques, subit l'influence

diffuse des œuvres lues et, inconsciemment mais inévitablement, s'inspire d'un modèle et obéit aux lois du genre. D'ailleurs, mon vieux professeur Josef Kalman m'a rappelé que l'imitation a été elle-même un genre littéraire devenu mondain chez des ecclésiastiques animés par la dévotion, et chez des beaux esprits pleins de piété, les uns et les autres prenant pour modèle et imitant à leur tour la célèbre *Imitation de Jésus-Christ* (*De imitatione Christi*) du XV<sup>e</sup> siècle, attribuée à Thomas a Kempis – à moins que ce moine allemand n'ait été que le copiste de maître Jean de Gerson, chanoine de l'Eglise, chancelier de l'université de Paris, réfugié en l'abbaye de Moelck, en Autriche, après l'assassinat du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne, où se trouvèrent quelque vingt-deux copies du texte, cette attribution étant celle que favorise Josef Kalman, en grand spécialiste de la langue et de la culture françaises –, ce livre, traduit dans toutes les langues vivantes ou mortes, ayant connu une popularité considérable à travers toute l'Europe et jusqu'au fin fond de l'Asie, de l'Afrique, des Amériques et de l'Océanie, où le diffusèrent les missionnaires, devenu le best-seller de la littérature religieuse chrétienne, dépassant de beaucoup l'Evangile lui-même en nombre de lecteurs, et qui commence par ces paroles attribuées au Nazaréen : "Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres", ce qui, en clair si l'on peut dire, signifie : "Pour votre salut, imitez-moi." D'ailleurs, toute religion n'a-t-elle pas pour origine un phénomène de propagation par prosélytisme et imitation ? Voici donc reconnu le territoire où je m'aventure et ses risques. Sans doute, en ce moment même, suis-je en train d'imiter la posture d'un écrivain qui commence un livre, imitation d'un roman, roman de l'imitation.

## HISTOIRE DE MIMMO

Avant même qu'il tienne debout sur ses deux jambes et qu'il apprenne à marcher, le petit Mimmo – c'était le diminutif du prénom original, Mimischpuppi, que lui avaient choisi ses parents pour se distinguer, pour se démarquer de la mode en évitant l'épidémie des prénoms bibliques, médiévaux ou gothiques... – manifestait un goût et un don exceptionnels pour tout imiter. Comme chaque nourrisson, il ouvrait la bouche, tirait la langue, fronçait les sourcils ou s'entraînait au sourire, en contrefaisant son père, sa mère ou sa grand-mère, lorsque ceux-ci se penchaient sur son berceau avec de telles mimiques, cela n'a rien d'extraordinaire. Dès qu'il a été capable d'émettre quelques sons articulés, Mimmo a reproduit, outre les expressions des visages, les différentes voix des membres de sa famille, avec une prédilection pour celle de sa grande sœur Mamapuppa, surnommée Mapu, en perchait le timbre exagérément haut, ou aussi pour celle de la vieille domestique Lia, en noyant au contraire les bribes de mots dans un grommellement sourd. Mimmo n'a pas tardé à imiter le boucher, l'épicière, le marchand de journaux, la crémière, le tailleur, la buraliste, le coiffeur, la blanchisseuse, le luthier, le libraire, la mercière, le marchand de couleurs, et d'autres commerçants chez qui il n'était encore conduit qu'assis au fond de sa poussette. Tout cela lui valait une grande popularité dans le quartier, chacun voyant arriver sa visite avec amusement, mais aussi, parfois, avec l'appréhension que l'imitation ne devienne cruelle

et pénible par sa justesse, révélatrice d'un trait de caractère peu flatteur, ou d'un travers caché chez l'un ou chez l'autre de ses modèles.

Mimmo était encore tenu à la main, de chaque côté, par sa mère et sa grand-mère, et il commençait à peine à mettre un pied devant l'autre, de cette façon particulière qu'il avait vue à des sentinelles lors d'une relève de la garde au Château, lorsqu'il fut conduit pour sa première visite au jardin zoologique. Un vieil orang-outan qui en avait vu d'autres, mais cependant frappé par l'étrange démarche de Mimmo, se mit à essayer de marcher de la sorte, avec évidemment un résultat que rendaient singulièrement drôle la morphologie du singe et le fait qu'il s'aidât aussi de ses longs bras : aussitôt, Mimmo lâcha les mains qui le maintenaient debout et, s'appuyant au sol du bout des doigts, il contrefit l'orang-outan à son tour, continuant de mouvoir ses jambes toutes droites, comme un soldat, mais s'appuyant sur ses mains, comme un singe : le résultat était d'un comique irrésistible, car il laissait entrevoir à la fois un singe en soldat et un soldat en singe, cette seconde figure étant la plus vraisemblable. Bientôt, un compagnon de cet *homme de la forêt* – c'est le sens des mots *orang butan* en malais –, qui partageait la même cage, formant avec lui un couple de vieux garçons en tout bien tout honneur, dans une ambiance d'ennui distingué, se mit à imiter son congénère, et c'était alors deux grands primates plantigrades qui marchaient au pas, comme d'ailleurs les soldats qui, pour cet exercice, s'imitent toujours et s'observent les uns les autres, sans que l'on sache au juste comment cela a commencé. Un employé du zoo – *Maréchal*, comme on le surnommait – qui s'était résolu à l'uniforme de gardien, sans galons ni épaulettes, faute d'avoir été admis à l'armée du fait qu'il était bossu, et dont la tentation secrète était souvent de marcher au pas, les jambes bien droites, ce qu'il ne faisait qu'en cachette lorsque nul collègue ou nul visiteur ne pouvait le repérer, se crut même

démasqué et parodié lorsqu'il vit les deux singes paradant de long en large au pas cadencé, mais voûtés et ricanant comme des bossus. Sans donner le motif de cet acte autoritaire, le gardien dispersa le petit attroupement de spectateurs réjouis qui s'était formé autour de Mimmo, face à la cage.

Lorsqu'il s'amusait sur le sol avec ses jouets, faisant rouler un camion en bois, bien sûr Mimmo imitait les bruits du camion – ronflement du moteur, pétarades, crissements des freins, grincements des ressorts, coups de klaxon –, mais surtout il devenait lui-même un camion, balançant lourdement avec son chargement sur une chaussée accidentée et, à quatre pattes sur le moelleux tapis du salon, il créait la troublante illusion de rouler avec quatre roues sur du pavé. Lorsqu'il manipulait un jeu de cubes, certes il donnait la parole aux images représentant par exemple une ferme ou une basse-cour, faisant bavarder chaque animal avec son timbre de voix particulier comme ceux des dessins animés dont il était friand, mais, surtout, il devenait lui-même un cube avec six faces et six fragments d'images. Si on l'observait distraitement, on pouvait ne remarquer que le processus d'identification à un jouet, commun à tous les enfants qui n'éprouvent aucune difficulté à changer d'échelle, se faisant encore plus petits qu'ils ne sont pour se mettre en imagination au volant d'une automobile miniature, ou pour s'entretenir avec une poupée, faisant les questions et les réponses, prêtant à la figurine de celluloid ou de carton une voix empruntée par imitation à une personne de leur entourage. Mais ceux qui se sont attardés à observer Mimmo ont été frappés par certaines formes rares et étranges de mimétisme dans diverses situations. Dès qu'il a été admis à l'école maternelle, où les jeux instructifs proposés aux enfants sont toujours des imitations, il a stupéfié l'institutrice par la subtilité de ses réponses et par le caractère imprévisible que prenait son interprétation du thème proposé, pour atteindre une

surprenante justesse. Bien sûr, mieux qu'aucun autre, Mimmo pouvait imiter un chat, un chien ou un petit oiseau, mais de tels exercices étaient pour lui trop faciles, vite ennuyeux, et il trouvait toujours une façon d'aller bien au-delà de la vocalise ou de la mimique convenue. Grande fut la surprise lorsque, en classe, il se mit à imiter une chaise, un banc, un pupitre, une boîte de crayons de couleur, un cahier, un livre d'images, un portemanteau, une corbeille à papier ou encore, de retour chez lui, le journal que lisait son père, un lustre, un bol, un fauteuil, une paire de chaussons, une théière, un balai, une éponge, une armoire, un manteau, un chapeau... Dans ces jeux, il faut se représenter que Mimmo ne cherchait pas à évoquer ou à simuler par une quelconque gestuelle la relation d'un utilisateur à de tels objets, mais qu'il obtenait une ressemblance mystérieuse, jusqu'à l'identification, avec l'objet lui-même.

Plus tard, à l'école primaire, Mimmo divertissait infiniment ses camarades en les imitant les uns après les autres, en singeant leurs maîtres avec leurs traits de caractère particuliers, ou bien la directrice bigote, qui péchait par gourmandise, la répétitrice de piano sévère, et d'abord avec elle-même, le professeur de gymnastique, hercule de foire rhumatisant, le vieux concierge d'une lubricité aggravée par un strabisme convergent, la femme de ménage avec sa célèbre œillade engageante au concierge lubrique, que personne n'était supposé voir, l'infirmière avec ses joues roses et rebondies à la peau si douce. Mais en classe aussi il surprenait plus encore en imitant un cartable, le tableau noir, un morceau de craie, le chiffon, un encrier, un porte-plume, une mappemonde, un dictionnaire. Pendant les premières années, les parents de Mimmo s'amusaient de ce don, et ils aimaient lui demander de produire un de ses petits numéros d'imitation devant des tantes et des cousines venues de province, des voisins ou des amis en visite. Mimmo était capable d'imiter des expressions, des voix, toutes sortes de bruits, et même une écriture, ou un

spectacle chorégraphique, ou une chorale, ou une voiture de ramassage des ordures, ou la grande échelle des pompiers. Dans de tels exercices, il remportait toujours un franc succès, mais à aucun moment, bien entendu, la famille de Mimmo n'envisageait que, d'un semblable talent, leur fils pût faire un jour son métier, et une telle perspective leur faisait honte et horreur : ils protestaient vigoureusement et se fâchaient tout rouge si l'un ou l'autre, dans leur entourage, venait à suggérer que Mimmo se produise comme imitateur professionnel sur la scène d'un music-hall, sur la piste d'un cirque ou à la télévision. D'ailleurs, les personnages qu'il voyait sur le petit écran n'échappaient pas à sa boulimie de contrefaire la terre entière : les journalistes, les animateurs, les présentatrices, et aussi les hommes politiques étaient les cibles de ses stupéfiantes imitations. Il semblait doué d'une grande facilité pour apprendre toutes sortes de professions et, pour son avenir, on lui prédisait l'embarras du choix : par simple imitation d'un champion, il devenait excellent patineur sur glace, l'imitation d'un violoniste faisait de lui un virtuose, le discours contrefait d'un chef d'Etat le transformait en brillant orateur capable de fasciner les foules, et tout cela alors qu'il n'avait pas atteint sa douzième année. Par une sorte de contagion, ses imitations donnaient envie de l'imiter, d'essayer de faire comme lui. Il arriva que la folie de l'imitation gagna toute son école, personnels administratif et enseignant inclus, exigeant, pour un retour à l'ordre, l'intervention d'un inspecteur d'académie, aussitôt imité et lui-même emporté par le tourbillon des imitations. Mimmo parvenait ainsi à provoquer, sans les préméditer, des situations extravagantes que, finalement, plus personne ne maîtrisait. On dut fermer pendant trois jours l'établissement dont il était l'élève et renvoyer tout le monde chez soi, seule méthode pour enrayer une épidémie où, dans une totale confusion, il était devenu impossible de savoir qui était qui et qui faisait quoi, alors que chacun était imité ou imitateur, victime ou coupable, et le plus souvent l'un et l'autre à la fois, dans un mimodrame généralisé.

Les complications survenaient lorsque l'imitation, après avoir été volontaire, devenait inconsciente, y compris chez Mimmo lui-même qui ne se rendait plus compte qu'il imitait un moustique ou un avion, un tigre ou un cannibale, un triporteur ou un char d'assaut, une boîte aux lettres ou une boîte à musique, et qu'il croyait être réellement l'un ou l'autre de ses modèles.

## CARNETS, 2

### *(Imitation de l'été)*

En ce matin de fin juillet, alors que je croise la concierge, Madame Benedek, au caractère habituellement renfrogné, toujours mécontente de l'un ou l'autre de ses locataires, ou vitupérant un maçon, un peintre, un électricien ou un plombier qui effectue des travaux à un étage, et qui souille sans vergogne l'escalier par ses allées et venues, elle lève la tête du carrelage de l'entrée, à la mode du siècle dernier, sur lequel elle passe une serpillière sans espoir de remédier ainsi à son délabrement, et je lui trouve sur le visage une gaieté inédite, surprenante, comme surjouée avec les accents faux d'une cabotine qui tient un rôle de soubrette lors d'une tournée théâtrale dans une petite ville de province. Elle me lance, d'une voix dont je découvre le timbre éclatant, de coutume étouffé sous ses récriminations marmonnées et grincheuses, sur un ton enjoué : "Bonjour, cher monsieur... Quelle journée magnifique ! L'été est bien là, enfin ! Et ce soir je pars en vacances, comme tout le monde. Ça va me faire du bien..." J'ai l'impression que, par de tels propos, elle conjure l'alternative inverse : "Il va faire un temps de chien aujourd'hui ! L'été n'est toujours pas là, et il sera pourri... Je ne pars pas en vacances comme tout le monde. Et pourtant ça ne me ferait pas de mal !" Par courtoisie, je simule une certaine prévenance – à la façon des gens sincèrement intéressés par le sort d'autrui (je les admire), et qui se donnent le temps de cet intérêt – et, retenant mes pas un instant, je demande à Madame Benedek la destination où elle compte

se rendre, et pour combien de temps. Elle rentre chez elle, dans son village de Transylvanie, me claironne-t-elle, car il n'y a rien de mieux sur terre à son avis, et deux semaines dans un tel paradis suffiront à lui faire oublier l'enfer du reste de l'année.

En ce jour, je peux prendre note d'avoir entendu huit ou dix fois les mêmes phrases, au mot près, prononcées par des personnes différentes – le marchand de journaux, le laborantin de la pharmacie, une guichetière de la poste, l'employée d'un salon de coiffure qui a raccompagné jusqu'à la porte une cliente prête à affronter toute la saison d'été sous son casque étincelant de boucles, de crans et de mèches permanentés, et même, en conclusion d'un bulletin d'information à la radio, une journaliste qui prend ainsi congé de ses collègues et de ses auditeurs –, cela me rappelle que nous sommes à la veille d'un grand départ en vacances, ce qui explique peut-être les propos stéréotypés en ce moment de l'année. Puis j'en viens à me demander si ce n'est pas la journaliste de la radio, entendue par des milliers d'oreilles, qui leur aurait soufflé cette formule, mais il ne peut y avoir de doute : je n'ai ouvert le poste qu'en fin d'après-midi, après que tous les autres se sont exclamés comme en chœur, ou plutôt en écho : “Quelle journée magnifique ! L'été est bien là, enfin ! Et ce soir je pars en vacances, comme tout le monde. Ça va me faire du bien...” A vrai dire, il serait stupide de ma part de chercher qui a prononcé ces mots en premier, qui a répété et imité l'autre, car de telles phrases sont d'une grande banalité et, pour que je tienne un début de matière à enquête et à déductions, il faudrait que j'entende de diverses bouches, plusieurs fois reprise de façon identique, une déclaration bien plus singulière comme, par exemple : “Ce beau temps est déprimant, il me donne la nausée, et tous ces gens qui partent en vacances feraient mieux de se jeter par la fenêtre...” Il est certain que si un tel propos se répandait en ce jour, entonné par toutes

sortes de porte-parole d'un mouvement de contestation, on pourrait évoquer une forme d'épidémie inquiétante, comme celle qui, il y a quelque temps, a conduit plusieurs soldats d'une même caserne à se suicider les uns après les autres, en se pendant au même poteau, par imitation, le terrible phénomène ne s'étant interrompu que lorsque les autorités militaires eurent décidé de faire scier le support même de ces pendaisons, rendant impossible toute nouvelle répétition, dans des circonstances identiques. On sait que l'imitation tourne vite à la contagion et qu'à partir d'un premier bâilleur, l'envie de bâiller peut venir à toute une assistance.

Ayant laissé derrière moi Madame Benedek à son exceptionnelle bonne humeur, traversant la cour commune au bâtiment où j'habite et à d'autres de la même époque, devenus, sous la grisaille déposée par les ans, une sorte de relief géologique continu, sans division en édifices distincts, je suis passé devant une cabine téléphonique et j'ai entendu un voisin, descendu en pyjama et en pantoufles pour donner un appel – on a su qu'à la suite d'impayés successifs, l'électricité et le téléphone lui ont été coupés –, brailler dans l'appareil : "Quelle journée magnifique ! L'été est bien là, enfin ! Et ce soir je pars en vacances, comme tout le monde. Ça va me faire du bien..." Dans la cour, déjà plusieurs familles chargent leurs voitures des mêmes bagages où se reconnaissent les accessoires et équipements traditionnels pour les vacances : sacs de sport, cannes à pêche, épuisettes, pelles et râteaux, mâts et toiles de tente, parasols, glacières, paniers, balles et ballons, filets à papillons, cerfs-volants, canots gonflables, raquettes et autres jeux. Et cela me rappelle les souvenirs déjà lointains de semblables équipées avec mes parents et mes sœurs, alors que j'étais enfant. Depuis le milieu de l'adolescence lorsque, pour la première fois, j'ai passé l'été loin de ma famille, dans une institution de séjours linguistiques au Tyrol, pour y apprendre et y pratiquer la langue

allemande, j'ai oublié ces grands moments de ruées collectives sur les mêmes routes, vers les mêmes destinations : les stations balnéaires du lac Balaton, les sites touristiques des Carpates, les villes thermales de Bohême ou les plages de la côte adriatique.

Cette année, pour ce qui est de mes congés d'été, j'ai eu la chance de recevoir, par l'intermédiaire de mon vieux professeur Josef Kalman, une proposition qui va me permettre de passer agréablement trois semaines du mois d'août : comme mes finances ne sont guère florissantes, j'ai accepté d'être le gardien, moyennant rémunération, d'une vénérable maison de maître dans une région de forêts et de prairies, entre les limites orientales de la puszta et les montagnes de Bihor, que le vieux propriétaire, veuf sans descendance, un certain comte Spiegel, quitte pour passer le mois de la canicule dans une clinique de gérontologie en Floride, et où j'aurai la liberté d'inviter qui je veux pour me tenir compagnie. C'est une occasion à la fois de fuir la foule et de vivre luxueusement, dans une vaste demeure qui comporte une collection de portraits d'aristocrates, de rabbins et de savants éminents, une bibliothèque riche d'ouvrages anciens et rares, notamment de zoologie, avec un rayon entier consacré aux animaux imitateurs et aux imitateurs humains des animaux, un salon de musique où règne un piano de concert Bosen-dörfer Impérial, et où sont conservés quelques instruments anciens – violon, luth, mandoline, violoncelle... –, ainsi que quelques partitions originales de la main de Haydn, de Mozart, de Chopin et de Liszt, une salle de jeux avec plusieurs tables de billard – un *carambole* français, un *pool* anglais, un *cinque birilli* italien, un billard russe, un américain, et même un *carrom* népalais –, la maison étant par ailleurs cernée par une épaisse forêt de conifères centenaires, au-delà de son parc planté de tilleuls et de cerisiers, au bas duquel dort un étang traversé par un ruisseau : dans les années 1920, des expériences chorégraphiques

inspirées par le panthéisme et le naturisme avaient été conduites là sous la direction du célèbre Rudolf von Laban – auteur d’un système de notation destiné à la danse –, pour qui un studio de travail avait été bâti sur pilotis au-dessus de l’eau. A vrai dire, il est étrange qu’une telle propriété ne bénéficie pas d’un gardiennage permanent mais, paraît-il, c’est tout le village voisin de K... qui, commandant la seule route d’accès au domaine, en est le cerbère jaloux, ses habitants fournissant d’ailleurs quelques employés – un jardinier, une cuisinière, un homme de peine – au vieux comte qui n’a ni les moyens d’entretenir un personnel complet de domestiques, ni le désir d’installer chez lui, à plus forte raison quand il n’y est pas, un quelconque familier des lieux qui pourrait y prendre ses aises et s’y octroyer des avantages. De longue date, une coutume s’est établie de confier le poste de gardien pour l’été à un jeune universitaire recommandé par un de ses professeurs, à qui sont ainsi offerts une sorte de bourse et un agréable lieu de séjour pour des vacances studieuses. En même temps que l’invitation, toutes ces informations et tous ces détails, de nature à susciter la curiosité et l’intérêt, m’ont été donnés par le vieux professeur Josef Kalman, dont j’ai suivi les cours d’anthropologie et d’histoire des mythes dès mon entrée à l’université – c’était après la période où il avait d’abord enseigné la géométrie – et qui, désormais à la retraite, m’accueille dans le cercle de son séminaire privé, pour étudiants avancés et thésards. C’est donc lui qui, cette année, m’a proposé d’être le gardien de la maison et du domaine du comte Spiegel, à qui il est lié par une amitié très ancienne où je devine de la complicité et de l’obligation, entre des êtres aux destins proches et cependant différents. Une telle résidence au vert va me changer de mon modeste deux-pièces, dans un bâtiment vétuste au cœur de l’ancien ghetto, un quartier où l’humidité des hivers ne recule jamais tout à fait devant la chaleur des étés, et où l’air semble confiné et vicié depuis deux ou trois siècles.

J'ai espéré que Lucia, la jeune fille qui est ma maîtresse depuis que j'assure quelques heures d'enseignement en tant que chargé de cours, et qu'elle s'est présentée dans ma classe, mais qui n'habite pas avec moi, faute que mon logement soit convenable pour un couple, vienne me rejoindre dans cette villégiature où nous pourrions vivre comme des princes, changeant de chambre et de lit plusieurs fois par nuit pour nos ébats amoureux, nous endormant dans la bibliothèque après de longues et captivantes lectures, plongés dans les éditions anciennes d'ouvrages savants, réveillés avant le lever du jour par le chant entêté d'un rossignol et courant alors nous mettre au piano pour saluer l'aube en jouant à quatre mains sur l'immense clavier du vieux Bosendorfer de concert, dînant chaque soir à la chandelle, à l'abri d'une tonnelle ou en ayant dressé la table et le couvert pour notre tête-à-tête sous un vieux tilleul en lisière de la forêt, puis, par les soirées les plus torrides, parcourant la maison tout nus sous le regard des princes, des rabbins, des physiciens, des chimistes, des médecins, des astrologues, des philosophes, en portrait dans la collection de peintures, jusqu'à nous réfugier dans la salle de jeux restée fraîche derrière ses volets clos, pour nous y confronter au billard ou aux fléchettes, sous le signe d'Eros toujours présent dans ces jeux. Je me suis raconté un tel programme après que le professeur Kalman, vieil ami du comte Spiegel – et peut-être même son lointain parent, si j'ai bien saisi certains sous-entendus et allusions –, qui connaît bien les lieux, me les a décrits comme un décor appelant une mise en scène inventive de chaque moment de la vie quotidienne. Mais, aux mêmes dates, Lucia doit partir pour un camp de fouilles archéologiques en Egypte, où l'entraînent des camarades d'université, bien que l'égyptologie ne soit pas la spécialité à laquelle elle se destine. Par contre, pour ne pas me laisser seul, ou pour contrôler ma solitude, elle m'a proposé la visite de sa sœur jumelle – dont j'ai ignoré l'existence jusqu'à cet instant –, accompagnée de son fiancé, tous deux trop contents d'échapper à l'obligation de vacances chez l'une

ou l'autre de leurs familles, et cela sans susciter reproches ni critiques. Par ailleurs, j'ai obtenu la promesse du professeur Kalman – à qui je souhaite manifester ainsi ma reconnaissance – de venir passer deux ou trois jours auprès de moi chez le comte Spiegel avec – je le lui ai avoué – l'espoir de l'entretenir de la tournure particulière que prennent mes travaux.

Lorsque, en début d'après-midi, sur le point d'entrer une dernière fois en bibliothèque à l'université, avant la fermeture de l'été, je prends une tasse de café au comptoir du bistrot où j'ai mes habitudes, Peter, le garçon, lance à la cantonade – mais je me sens visé et concerné – une phrase à laquelle il donne des accents lyriques et libertaires qui me surprennent, comme s'il s'agissait du slogan d'une revendication sociale victorieuse : “Quelle journée magnifique ! L'été est bien là, enfin ! Et demain je pars en vacances, comme tout le monde. Ça va me faire du bien...” Je m'attends à ce que tous les clients présents dans la salle reprennent en chœur ses paroles, mises en musique comme une marche révolutionnaire improvisée, ou sur l'air de : “C'est la lutte finale ! Groupons-nous, et demain...” Et puis je me demande si, avec Madame Benedek, le voisin en pyjama et pantoufles dans sa cabine téléphonique, le marchand de journaux, le laborantin de la pharmacie, la guichetière de la poste, la shampooineuse du salon de coiffure et même la journaliste de la radio, tous ne se seraient pas donné le mot pour me faire marcher, comme on dit, et j'éclate de rire, ce qui surprend Peter, l'arrêtant net dans son mouvement, un plateau chargé de tasses et de verres sur le bras, avec une expression courroucée. Il s'approche de moi, il me parle maintenant à voix basse, fermement. A l'évidence, il entend me faire déchanter de ma réaction amusée, balayer mon incrédulité et me confirmer une nouvelle sérieuse en me martelant ses paroles, détachant chaque syllabe : “Ne souriez pas, cher monsieur : cette journée est magnifique, vous ne pouvez le

contester ! L'été est bien là, enfin, cela ne fait aucun doute ! Et demain je pars en vacances, comme tout le monde, je vous le garantis... Croyez-moi, et ne riez pas : ça va me faire du bien..." Le ton du garçon de café ne souffre aucune réplique et, pour me tirer d'une confrontation ridicule, je me rallie piteusement : "Tout le monde peut être d'accord avec ça, rien à redire !"

Quelques minutes plus tard, dans la salle de lecture, au moment de retirer la pile de journaux et de revues que j'ai réservés hier, toujours dans la recherche systématique d'informations me permettant d'étayer l'histoire de Mimmo, le vieux bibliothécaire qui a passé tant d'années de sa vie dans les réserves sans voir la lumière du jour me glisse à l'oreille, sur un ton de confiance discrète et de complicité émue, la larme à l'œil : "Quelle journée magnifique ! L'été est bien là, enfin ! Et demain je pars en vacances, comme tout le monde. Ça va me faire du bien..." Il me regarde avec un air entendu qui en dit long, et je me sens obligé d'approuver en hochant la tête, avec l'air de penser : "Bravo, ce n'est que justice ! Vous avez bien mérité cette journée magnifique, cet été qui est bien là, enfin, ce départ en vacances, comme tout le monde, et tout le bien que ça va vous faire... bien... bien... bien..." J'ai alors l'impression qu'une consigne codée circule en ville, qu'il faut transmettre autant que possible pour soutenir une cause dont tout m'a échappé, et dont je ne connais ni l'origine ni les objectifs. Je passe ce dernier après-midi à la place n° 27, qui est la mienne depuis des années, dans la salle de lecture de la bibliothèque universitaire – je préférerais renoncer à une séance de travail si, un jour, cette place n'était pas libre, occupée par un autre –, mais je ne trouve rien qui m'inspire quoi que ce soit d'intéressant parmi la pile de publications correspondant à la période où Mimmo serait parvenu au terme de ses années de *Gymnasium*. A ce point de son histoire, c'est-à-dire après une adolescence brillante, la question se pose, selon moi,

de ce qu'a pu devenir le destin de Mimmo, si prometteur qu'il devrait être aujourd'hui un personnage célèbre après avoir fait son choix pour l'une ou l'autre des carrières exceptionnelles que ses dispositions semblaient lui ouvrir. La diversité de ses talents serait-elle devenue un handicap, un obstacle à l'engagement de Mimmo dans une des trop nombreuses voies prometteuses pour lui d'une splendide réussite ?